

**Maxime PRÉVOST**

### **La signature de l'homme d'honneur. Considérations sur Conan Doyle et Pierre Bourdieu**

Il arrive parfois que la théorie littéraire rende effectivement compte de la littérature. La carrière d'Arthur Conan Doyle, par exemple, illustre parfaitement la théorie du champ littéraire que développe Pierre Bourdieu dans *Les Règles de l'art*. Pour bien saisir tout le potentiel effectif du capital symbolique et des forces qui contrôlent le champ littéraire, l'étude du cheminement de ce romancier se révèle en effet d'une pertinence particulière. On y voit clairement à l'œuvre les lois contradictoires de ce que Bourdieu appelle le pôle de la grande production et le pôle de la production restreinte, celles-ci dictant à Doyle de mettre un terme à la carrière de son trop illustre détective, et celles-là le persuadant, après coup, de redonner vie à son héros.

Nous verrons toutefois dans les lignes qui suivent que si la carrière littéraire d'Arthur Conan Doyle illustre un certain nombre de thèses qu'avance Bourdieu dans *Les Règles de l'art*, elle en infirme au moins une. Plus précisément, l'engagement de Doyle, sa période militante, commence alors qu'il est au faite de la popularité commerciale, c'est-à-dire lorsque, tournant le dos aux règles du champ littéraire, il fait renaître Sherlock Holmes de ses cendres. Doyle, auteur de tous les engagements, se détourne résolument de la littérature d'élite; ce faisant, il développe un ethos procédant de l'honneur chevaleresque, ethos qui le lie à son public pour lequel la valeur de Sherlock Holmes et du docteur Watson, puis celle du professeur George Edward Challenger sont indissociables du caractère héroïque de leur créateur.

#### **Mise à mort et résurrection de Sherlock Holmes**

Dans les mémoires qu'il écrit à la fin de son existence, Conan Doyle explique comment et pourquoi il en est venu à détester le personnage qui l'avait pourtant rendu célèbre. Rappelons que Sherlock Holmes est

né en 1887 dans le roman *A Study in Scarlet*. Un deuxième roman, *The Sign of Four*, suivit deux ans plus tard. Une étoile de l'imaginaire collectif était née, comme l'atteste l'abondant courrier de lecteurs que reçoit Conan Doyle, courrier qui exercera sur lui une influence — voire une pression — manifeste. Il avait par exemple décidé de faire de son détective un personnage au physique ingrat, aux épaules étroites et à la physionomie antipathique, décision qui eut l'heur de déplaire au public. Régis Messac montre bien que dès le deuxième roman (*The Sign of Four*, 1889), les épaules de Holmes s'élargissent : il devient plus athlétique, il se déplace davantage; en somme, il devient le héros que réclamait le public (p. 582 et suiv.) Autre concession aux demandes des lecteurs : Conan Doyle se détourne du roman pour favoriser la nouvelle, laquelle se lit plus aisément lors d'un déplacement en train (voir Doyle, 1924, p. 90). Ces nouvelles, publiées dans le *Strand Magazine*, sont ensuite réunies sous forme de recueils (*The Adventures of Sherlock Holmes*, 1891 et *The Memoirs of Sherlock Holmes*, 1893) qui obtiennent eux-mêmes un succès considérable. La carrière littéraire de Conan Doyle est lancée : il peut désormais s'éloigner de la médecine pour se consacrer à sa muse. Toutefois, dans la dernière nouvelle de ce deuxième recueil (« The Final Problem »), Holmes, devenu suffisamment athlétique pour se battre contre les méchants, lutte contre le redoutable professeur Moriarty, dans les Alpes, et les deux personnages trouvent la mort en tombant dans les chutes de Reichenbach. Pourquoi Conan Doyle a-t-il tué le personnage qui non seulement avait fait sa fortune, mais encore allait assurer sa postérité?

La réponse à cette question réside dans les lois du champ littéraire qu'allait théoriser Pierre Bourdieu. Conan Doyle, qui recherchait l'estime de ses pairs, rangeait spontanément Sherlock Holmes du côté de la littérature mineure, c'est-à-dire populaire. Doyle est également l'auteur de romans historiques (*The White Company*, *Sir Nigel*) auxquels il accordait une position infiniment plus élevée que celle des aventures de Sherlock Holmes, et qu'il considérait comme sa voie d'accès à la postérité littéraire. Il écrira dans ses mémoires que le roman *Sir Nigel* « represents in my opinion my high-water mark in literature » (Doyle, 1924, p. 209), mais que malheureusement, Sherlock Holmes lui porte ombrage. Cette ombre abondante jetée sur les autres créations de

Conan Doyle aurait nui considérablement à ce que Bourdieu appelle son capital spécifique, puisque sa renommée littéraire serait « plus proche du premier rang » s'il ne s'était « jamais occupé de Holmes » (Messac, 1929, p. 583). Conan Doyle s'est battu avec obstination contre les exigences du public en se détournant des aventures policières. Pourtant, il lui fallut bientôt se résigner à n'être considéré que comme le créateur du plus célèbre détective de l'imaginaire collectif; il lui fallut prendre acte du fait que tout ce qu'il publierait dans une autre veine serait considéré comme une parenthèse.

It was still the Sherlock Holmes stories for which the public clamoured, and these from time to time I endeavoured to supply. At last, after I had done two series of them I saw that I was in danger of having my hand forced, and of being entirely identified with what I regarded as a lower stratum of literary achievement. Therefore as a sign of my resolution I determined to end the life of my hero. (Doyle, 1924, p. 93)

Dans les jours qui suivirent la publication de la nouvelle « The Final Problem », Conan Doyle eut à subir les foudres du public. C'est désormais pour l'injurier qu'on lui écrit.

I was amazed at the concern expressed by the public. They say that a man is never fully appreciated until he is dead, and the general protest against my summary execution of Holmes taught me how many and how numerous were his friends. 'You brute' was the beginning of the letter of remonstrance which one lady sent me, and I expect she spoke for others beside herself. I heard of many who wept. I fear I was utterly callous myself, and only glad to have a chance of opening out into new fields of imagination, for the temptation of high prices made it difficult to get one's thoughts away from Holmes. (Doyle, 1924, p. 94)

Dans cette « tentation des prix élevés », c'est-à-dire le succès commercial, l'estime populaire, l'estime du grand nombre, qui entre en lutte contre les plans supérieurs de la littérature, à savoir le succès

d'estime auprès de ses pairs, un succès d'élite, le lecteur de Bourdieu reconnaîtra les pôles de la grande production et de la production restreinte. La bourse du capital symbolique dictait à Doyle de liquider ses actions holmesiennes.

Ce récit serait incomplet si l'on se faisait faute de signaler que, dans le cas de Conan Doyle, la tentation des prix élevés finit par l'emporter puisque Sherlock Holmes devait reprendre vie en 1905 dans « The Empty House », première nouvelle du recueil *The Return of Sherlock Holmes*. Le lecteur apprendra alors que l'athlétique détective était parvenu à maîtriser son ennemi grâce à sa connaissance d'un art de combat oriental, le baritsu; seul Moriarty était tombé dans les chutes de Reichenbach, mais Holmes avait cru bon de profiter de l'occasion pour se laisser passer pour mort et déjouer ses ennemis. Nous apprendrons qu'il a vécu incognito à Florence, puis qu'il a passé deux années au Tibet auprès du grand lama.

#### « Pour un corporatisme de l'universel »

Mais est-ce bien seulement la tentation des prix élevés qui explique cette résurrection? Avant d'aborder cette question, considérons la théorie bourdieusienne de l'engagement. Dans le post-scriptum des *Règles de l'art*, intitulé « Pour un corporatisme de l'universel », Pierre Bourdieu développe une thèse paradoxale voulant que l'engagement public d'un intellectuel ne soit valide et efficace que si celui qui s'engage dans la Cité, et donc auprès du grand public, jouit d'un immense capital spécifique. Cela reviendrait à dire que l'intellectuel ne sera efficace sur la place publique qu'en autant qu'il aura parfaitement maîtrisé les lois et les codes de son champ spécifique. On lit chez Bourdieu :

L'intellectuel est un personnage bidimensionnel qui n'existe et ne subsiste comme tel que si (et seulement si) il est investi d'une autorité spécifique, conférée par un monde intellectuel autonome (c'est-à-dire indépendant des pouvoirs religieux, politiques, économiques) dont il respecte les lois spécifiques, et

si (et seulement si) il engage cette autorité spécifique dans des luttes politiques. (Bourdieu, 1998, p. 547)

Sur cet aspect crucial, qui mérite réflexion, la carrière de Conan Doyle semble infirmer la théorie bourdieusienne.

Que Conan Doyle ait redonné vie à Sherlock Holmes pour faire un coup d'argent, personne n'en doute. Mais l'argent n'explique pas tout. Il ne faut pas perdre de vue que rien ni personne ne l'avaient obligé à tuer son détective en premier lieu; de même, rien ne l'obligeait à fournir au public des aventures à intervalles épisodiques après la lucrative résurrection de 1905. En étudiant l'ensemble de la carrière de Doyle pour conclure une étude sur l'engagement des écrivains du XIX<sup>e</sup> siècle, français pour la plupart, face aux sciences occultes et notamment au spiritisme, j'en suis venu à me demander si Doyle n'avait pas relancé Sherlock Holmes dans la mêlée littéraire selon une logique qui contredirait directement la théorie de Bourdieu énoncée ci-dessus, c'est-à-dire pour se ménager un « capital engagement » auprès du public. Est-ce que Conan Doyle n'aurait pas fait revivre Sherlock Holmes en partie pour se concilier la faveur publique, c'est-à-dire pour maintenir son ascendant populaire et, partant, son influence politique et intellectuelle?

Il faut d'abord savoir que dans la littérature anglaise du début du XX<sup>e</sup> siècle, la palme de l'engagement revient sans contredit à Arthur Conan Doyle. Il s'agit aujourd'hui d'un aspect quelque peu oublié de la carrière de celui que nous ne considérons plus que comme le créateur de Sherlock Holmes, mais Conan Doyle a bel et bien été l'homme de tous les engagements. Rarement une semaine ne passait sans que sa signature n'orne les pages d'opinion de la presse tant britannique qu'américaine. Polygraphe et lecteur boulimique, Doyle commençait chaque journée par une lecture exhaustive de la presse. Puisqu'il se savait pourvu d'une voix puissante, d'une voix pouvant se faire entendre clairement et fermement dans la masse discordante du discours social, il lisait toujours en se demandant s'il serait à-propos qu'il intervienne, c'est-à-dire qu'il se prononce publiquement, dans tel ou tel quotidien, sur un sujet donné. Sa conscience l'envoyait

régulièrement à son écritoire plume à la main, d'autant plus que son avis était souvent sollicité. Il s'est au cours de sa carrière prononcé publiquement sur les lois relatives au divorce, sur la réputation maritime de la Grande-Bretagne, sur la guerre des Boers, sur l'espéranto, sur l'entretien des routes, sur la beauté d'un nouveau sport : le baseball, sur le traitement réservé aux prisonniers de guerre allemands et britanniques. Cette énumération n'est en rien exhaustive (voir Doyle, 1986). Il a décliné une foule d'offres publicitaires; comme aux athlètes d'aujourd'hui, on lui offrait régulièrement de prêter son nom à des campagnes pour la tabac, le savon et même pour les premiers appareils de conditionnement physique (Coren, 1996, p. 138). Il refusait, quoique flatté de l'attention qu'on lui portait. Admiratif du Zola de l'affaire Dreyfus, il a tenté de renverser le cours de la justice dans plusieurs cas qui relevaient selon lui de l'erreur judiciaire. Dans la dernière partie de sa carrière, il a été appelé à authentifier des messages spirites dictés d'outre-tombe par son confrère Oscar Wilde. Verdict publié dans le *New York Times* du 2 septembre 1923 : les témoignages seraient bel et bien authentiques (« I defy any man of real critical instinct to read that script and doubt that it emanated from Wilde », Doyle, 1986, p. 304).

Les prochaines pages évoqueront trois exemples de son engagement en s'intéressant particulièrement à l'ethos du signataire, cet ethos caractéristique de la marque de commerce Arthur Conan Doyle. Il s'agit premièrement de sa prise de position dans un scandale judiciaire, « l'affaire Edalji »; de la querelle publique qui l'a opposé à George Bernard Shaw lors du naufrage du Titanic; et enfin de la croisade en faveur du spiritisme, à laquelle il a consacré la dernière partie de son existence.

### **L'affaire Edalji**

Le rayonnement de l'affaire Edalji dans la société britannique de la Belle Époque est comparable à celui l'affaire Dreyfus. George Edalji était un jeune avocat de province, d'origine indienne. Studieux, discret, timide, il vivait en marge d'une société rurale qui ne le tolérait qu'avec méfiance. En 1903, des animaux de ferme de la région furent

nuitamment mutilés : des vaches et un cheval furent retrouvés égorgés, vidés de leur sang et de leurs entrailles. La police locale a rapidement arrêté Edalji, sous l'accusation d'une lettre anonyme. En fouillant sa demeure, on trouve des bottes et des rasoirs, pièces à conviction jugées suffisantes. George Edalji a rapidement été condamné à sept ans de prison. Indice évident de son innocence, pour les observateurs de bonne foi : les hécatombes nocturnes n'ont pas cessé après son arrestation... Qu'à cela ne tienne, jugent les autorités, c'est qu'il avait des complices. Quelques journalistes s'intéressent à l'affaire et font circuler une pétition pour que soit rouvert le procès. En octobre 1906, après avoir perdu trois ans de sa vie au pénitencier, George Edalji se voit offrir la libération conditionnelle. Mais le procès ne fait pas l'objet d'une révision. On le présume toujours coupable. Sa carrière est brisée; sa réputation semble définitivement ternie. Contre vents et marées, il insiste pour que son nom soit blanchi et son innocence proclamée. Ses défenseurs décident, stratégiquement, de faire appel au maître de l'enquête policière, au père de Sherlock Holmes<sup>1</sup>.

Doyle se fascine immédiatement pour l'affaire et se prend de sympathie pour celui qui est clairement victime d'une erreur judiciaire portant atteinte à l'honneur de la nation. « Only an appeal to the public can put an end to a course of injustice and persecution which amounts, as I hope I shall show, to a national scandal », écrit-il dans le *Daily Telegraph* du 9 janvier 1907, pour ajouter, le 20 mai : « [...] it lies upon the conscience of this country to do what is just in an endeavour to right this grievous wrong. Could anything be more un-English than that the mistake should be admitted but reparation refused? » (Doyle, 1986, p. 124-124, p. 131). Au nom de l'honneur national, il se renseigne avec ferveur et minutie : il lit tous les articles écrits à ce sujet, il passe en revue les pièces du dossier et du procès. En somme, prêt à intervenir, il maîtrise parfaitement le dossier. Il publie un très long article sur la question dans le *Daily Telegraph* des 11 et 12 janvier 1907 en insistant pour l'affranchir de copyright, souhaitant que le texte soit repris dans tous les journaux de la nation, jusque dans les provinces les

---

<sup>1</sup> En ce qui concerne l'implication de Doyle dans le dossier Edalji, voir Doyle (1986, p. 124-137).

plus reculées (« As I bargained that they should be non-copyright they were largely transferred to other papers, sold for a penny at street-curbs and generally had a very wide circulation, so that England soon rang with the wrongs of George Edalji », Doyle, 1924, p. 210). Tout à fait conscient de signer son « J'accuse », Doyle fera valoir l'argument suivant : nous qui nous sommes tant moqué du système judiciaire français lors de l'affaire Dreyfus, allons-nous accepter de devenir à notre tour la risée de la France? On lit par exemple dans le *Daily Telegraph* du 20 juillet 1907 :

But how weak is this appeal to the chose jugée! When it was persistently urged in the Dreyfus case, what national scorn we showed for so feeble an excuse for not doing justice. It is a singular thing that every point of the Dreyfus case has been reproduced in this humbler drama, the forgeries, the covering of official by official, the reference to the chose jugée. If we judged French institutions harshly at the time, what are we to think of our own now? (Doyle, 1986, p. 136)

Au cours des semaines qui suivent, Doyle publie une douzaine de lettres reprenant les tenants et aboutissants du dossier, prouvant hors de tout doute raisonnable l'innocence d'Edalji. Il soulève plusieurs détails aptes à fasciner tout bon lecteur des aventures de Sherlock Holmes, par exemple que la boue trouvée sur les bottes du suspect ne provenait pas du champ où avaient été commis les derniers crimes, ou que la myopie du suspect, selon les témoignages de trois éminents oculistes, était trop prononcée pour qu'il puisse avoir déambulé dans la campagne anglaise lors de ce qui avait été une nuit sans lune et sans étoiles. La couronne permettra à Edalji de réintégrer le barreau et lui offrira une compensation financière pour les préjudices subis, mais refusera de rouvrir le dossier (ce qui continue de préoccuper le Conan Doyle qui écrit ses *Memories and Adventures* de 1924 : « To this day this unfortunate man [...] has never been able to get one shilling of compensation for the wrong done. It is a blot upon the record of English justice, and even now it should be wiped out » (p. 212-213). Il pratiquera le droit jusqu'à sa mort en 1953. Retombée inattendue : Conan Doyle reçoit désormais une immense correspondance lui

parvenant de prétendues victimes d'erreurs judiciaires. Il lui faudra faire l'embauche d'un secrétaire à temps plein pour ce seul volet de ses activités (Coren, 1996, p. 126).

### **Bernard Shaw et le naufrage du Titanic**

Une brève mais retentissante querelle publique a opposé Arthur Conan Doyle à George Bernard Shaw à la suite du naufrage du Titanic.

Dans les jours qui suivirent le naufrage (survenu la nuit du 14 au 15 avril 1912), la presse britannique avait claironné l'héroïsme dont auraient preuve l'équipage et les passagers du paquebot face à la catastrophe, sans pour autant parvenir à convaincre tous les membres du public à ce sujet. L'anecdote concernant l'orchestre qui aurait continué de jouer jusqu'à la toute fin fut notamment répandue dès les premiers jours. La presse avait unanimement salué le calme et la bravoure de l'équipage, malgré certains témoignages de survivants qui brossaient un tableau moins glorieux des événements. George Bernard Shaw se crut le devoir de remettre les pendules à l'heure. Dans un article paru dans le *Daily News and Leader* du 14 mai 1912, il soulignait, avec son esprit caustique, que la lecture, grossièrement erronée, que faisait le public de cette catastrophe portait en soi atteinte à l'honneur national :

Why is it that the effect of a sensational catastrophe on a modern nation is to cast it into transports, not of weeping, not of prayer, not of sympathy with the bereaved nor congratulation of the rescued, not of poetic expression of the soul purified by pity and terror, but of a wild defiance of inexorable Fate and undeniable Fact by an explosion of outrageous romantic lying? [...] Here is a calamity which might well make the proudest man humble, and the wildest joker serious. It makes us vainglorious, insolent and mendacious [...] Did the press really represent the public? I am afraid it did. Churchmen and statesmen took much the same tone. The effect on me was one of profound disgust, almost of national

dishonor [...] It seems to me that when deeply moved men should speak the truth. (Holroyd, 1989, p. 293-294)

Et la vérité, selon Shaw, est que le capitaine du Titanic, loin d'être le héros qu'avait salué la presse, était un abruti qui avait perdu son embarcation « by deliberately and knowingly steaming into an icefield at the highest speed he had coal for » (Pearson, 1975, p. 278), que ses sous-officiers avaient perdu la tête, que la panique avait saisi les passagers, que certaines embarcations de sauvetage contenaient plus d'hommes que de femmes, que l'orchestre avait reçu l'ordre de jouer le plus longtemps possible pour éviter que tous les passagers ne tentent de participer à l'exode, que ceux qui avaient réussi à monter à bord d'une embarcation avaient délibérément refusé d'aider les survivants qui nageaient à leur rencontre. Bref, le naufrage du Titanic avait été un incommensurable fiasco qui devrait constituer une leçon d'humilité. La seule manière de sauver l'honneur national était selon Shaw de prendre acte de l'ampleur de la catastrophe.

On s'en doute, Conan Doyle ne partageait en rien cette perspective. Il se considérait le devoir de renverser la « perverse thesis » (Doyle, 1986, p. 165) selon laquelle il n'y eut guère d'héroïsme durant les dernières heures du Titanic, et persiste à voir dans ce naufrage « a wonderful epic » (p. 167). S'attaquant au caractère de Shaw, qu'il accuse de mentir (« I can never remember any production which contained so much that was false within the same compass », p. 165), Doyle juge incompréhensible qu'un homme puisse écrire avec une telle légèreté au sujet d'une tragédie nationale. Comment ne pas comprendre qu'il était opportun que la presse saisisse l'occasion pour exalter les valeurs britanniques? (« As to the general accusation that the occasion has been used for the glorification of British qualities, we should indeed be a lost people if we did not honour courage and discipline when we see it in its highest form » p. 166-167). Doyle conclut en décrivant le fait qu'un génie tel que Shaw se serve de ses dons pour ternir l'image de sa nation. Devant un tel affront, l'homme d'honneur doit intervenir.

Or c'était précisément son sens de l'honneur qui avait poussé Bernard Shaw à rétablir la vérité. En privé, il disait à son cercle d'amis que Doyle « simply does not understand » (Coren, 1996, p. 117). Il s'agit clairement d'un de ces dialogues de sourds dont parle Marc Angenot dans *Doxa et coupures cognitives* : « les adversaires ne semblent pas appartenir au même “univers mental”, ils ne semblent pas s'opposer par leurs choix d'arguments seuls ou par leur hiérarchie des valeurs, mais par la façon même de déchiffrer le monde, par la “logique” de leurs raisonnements » (p. 5). L'intérêt de ce dialogue de sourds vient de ce que les interlocuteurs sont mus par une conception antithétique de l'intérêt et de l'honneur de la nation, et qu'ils considèrent avoir le devoir moral d'intervenir publiquement, contre vents et marées. Tout se passe comme si Conan Doyle, respectueux des objectifs de Shaw, ne pouvait absolument pas comprendre que celui-ci fasse une lecture des événements qui menace sa foi en l'honneur chevaleresque des représentants de la nation, et ceci au nom même de l'honneur, d'un honneur minant l'intégrité de son propre rapport au monde. Cette querelle l'aura marqué, comme en témoignent ses mémoires dans lesquelles il brosse un portrait de Shaw en surhomme de l'intelligence pure dénué de la moindre compassion humaine (« I have known no literary man who was ruthless to other people's feelings. And yet to meet him was always to like him. [...] He seems subhuman in emotion and superhuman in intellect » (Doyle, 1924, p. 250). Heureusement, son œuvre parle en sa faveur : « It took a good man to write *Saint Joan* » (p. 251). Tel est le dernier mot de Conan Doyle au sujet de George Bernard Shaw.

À court terme, le grand public semble ici avoir été mis au diapason par Doyle davantage que par Shaw. Voilà un moment précis de sa carrière où Doyle dut avoir trouvé opportun d'avoir fait renaître Holmes, et d'avoir fait de lui un héros imaginaire dont une partie de la gloire rejaillissait sur son créateur.

### **La croisade spirite**

La dernière partie de l'existence et de la carrière de Conan Doyle a été consacrée au spiritisme. Spirite convaincu, il entreprit à la fin de la

Grande Guerre de claironner la bonne nouvelle voulant non seulement que l'âme survive au corps, mais encore qu'elle demeure loquace pour ceux qui savent l'entendre. Prêtez l'oreille, et vous entendrez les mots de réconfort que vous adressent les êtres aimés que vous avez perdus en cours d'existence : ils vous attendent dans l'au-delà ; à terme, tous ceux qui s'aiment seront réunis. Conan Doyle, qui a perdu son fils aîné au front, parle ici d'expérience, puisque le spiritisme lui aurait permis de reprendre contact avec l'âme du disparu : « Why should we fear for our dear one's death if we can be so near to them afterwards? Am I not far nearer to my son than if he were alive and serving in that Army Medical Service which would have taken him to the ends of the earth? There is never a month, often a week, that I do not commune with him » (Doyle, 1924, p. 397; voir aussi Prévost, 2005). Notre passage sur terre n'est que transitoire et somme toute insignifiant : « Why should we fear a death which we know for certain is the doorway to unutterable happiness? » (Doyle, 1924, p. 397).

Bien sûr, cette grande nouvelle, qu'un spirite aussi actif que Victor Hugo n'avait pas cru bon de répandre publiquement par peur du ridicule (Prévost, 2003), est vouée à rencontrer une vive résistance de la part de la frange sceptique du public. Doyle aura donc consacré la dernière partie de sa carrière à combattre ce scepticisme, généralement issu, estime-t-il, d'hommes qui n'entendent rien au sens de l'honneur. Car il faut être pourvu d'une forte dose d'héroïsme pour nager contre le courant du matérialisme, comme le souligne la dédicace du premier traité que Doyle consacre à la cause spirite, *The New Revelation* : « To all the brave men and women, humble or learned, who have had the moral courage during seventy years to face ridicule or worldly disadvantage in order to testify to an all-important truth » (1918, p. 8).

De 1917 à 1930, Doyle publie six traités sur le spiritisme et le paranormal, en plus d'une monumentale *History of Spiritualism* (1926)<sup>2</sup>.

---

<sup>2</sup> Les autres écrits paranormaux d'Arthur Conan Doyle sont *The New Revelation* (1918), *The Vital Message* (1919), *The Wanderings of a Spiritualist* (1921), *The Coming of the Fairies* (1922), *Pheneas Speaks* (1927) et *The Edge of the Unknown* (1930).

À partir d'alors, la majorité de ses lettres aux journaux traiteront du spiritisme; il sera de plus un infatigable conférencier public, à Londres, dans l'ensemble du Royaume-Uni et partout au monde. Il est notamment venu donner une série de conférences au Canada. Les curieux en la matière noteront sans doute avec intérêt que la ville canadienne la plus propice aux communications occultes, celle qui peut s'enorgueillir d'une population de revenants particulièrement volubiles, serait Winnipeg (Coren, 1996, p. 186).

Nous disons donc que le principal argument qu'invoquait Conan Doyle, inlassablement, pour défendre la foi spirite était un avatar chevaleresque de l'argument d'autorité. Les hommes qui se sont prononcés en faveur du spiritisme sont dans l'ensemble trop honorables pour que l'on rejette leurs témoignages a priori. « Men of the highest character not only in this country but in America, France, Germany, Russia, and Italy have confirmed each other's observations », écrit-il aux lecteurs du *Daily Mail* le 7 février 1917 (Doyle, 1986, p. 246). Une intervention publique exemplaire de son engagement eut lieu le 11 mars 1920 au Queen's Hall de Londres. Il s'agissait d'un débat l'opposant à Joseph McCabe, de la Rationalist Press Association. Les billets pour cet événement se sont vite envolés et firent l'objet d'une surenchère sur le marché noir. Avant de prendre la parole, Doyle sortit un petit livre noir. Dans ce livre, dit-il au public, j'ai noté les noms de cent soixante hommes éminents qui croient sans aucune réserve à la vérité de la science spirite. Ces hommes sont des politiciens, des diplomates, des écrivains, des scientifiques, des militaires, des hommes d'affaires, des artistes. Doit-on les considérer comme une bande de nigauds? Quand ces généraux nous ont menés à la victoire contre l'Allemagne, ont-ils agi en rêveurs incapables de faire la part des choses? Faut-il croire que ces hommes politiques sont des incompetents? Non, la qualité de plusieurs adeptes du spiritisme nous oblige tout simplement à considérer cette nouvelle science sans préjugés défavorables (Coren, 1996, p. 169-170). « If the evidence of [...] persons of standing and honour may not be taken, then how can any human fact be established? » (Doyle, 1924, p. 393). Discréditer le spiritisme a priori, cela reviendrait à mettre en doute la parole et l'intelligence de piliers de l'État. Quiconque croit encore en l'honneur

doit en somme prêter une oreille attentive à ce que nous disent ces hommes. Et en prêtant une oreille attentive aux propos de Conan Doyle, on entend leur valeur implicite : vous reconnaîtrez en moi, le créateur de Sherlock Holmes, en moi, l'homme de tous engagements qui impliquent l'honneur national, leur digne représentant.

### **La conversion du professeur Challenger**

Plusieurs écrivains phares du XIX<sup>e</sup> siècle, notamment Balzac et Dumas, s'étaient engagés avec éclat face au paranormal (face au magnétisme, face aux théories de Mesmer et aux visions de Swedenborg, face aux pouvoirs de divination et de seconde vue du somnambule). Cet engagement se manifestait généralement dans le cadre même de la fiction : il se donnait à lire à l'intérieur de romans, notamment *Louis Lambert*, *Ursule Mirouët*, *Joseph Balsamo* (voir Prévost, 2002 et 2006). Conan Doyle change la donne. Si son intérêt pour le magnétisme et surtout pour le spiritisme marque une constante de son existence, ce n'est que dans ses dernières années qu'il engagera concrètement sa crédibilité personnelle, son ethos, dans cette voie (« I was culpably slow in throwing any small influence I may possess in the scale of truth », écrit-il dans *The New Revelation*, 1918, p. 48). Or le lieu de cet engagement ne sera pas la fiction, mais bien le texte d'exposition à prétention scientifique, qui entend vulgariser les tenants et aboutissants de la pratique spirite tout en en faisant peser le poids de son crédit symbolique — la valeur de sa signature d'homme d'honneur — dans la balance. Il investit son immense popularité de romancier pour s'affranchir du roman; il s'agira désormais de communiquer plus directement avec son lectorat. La bonne nouvelle spirite se passe à ses yeux des atours de la fiction.

Certes, le dernier Conan Doyle ne cesse pas d'écrire de la fiction, peu s'en faut. Par exemple, les deux derniers recueils d'enquêtes de Sherlock Holmes datent de sa période spirite (*His Last Bow*, 1917 et *The Case-Book of Sherlock Holmes*, 1927). Mais son cœur est ailleurs. L'ardente foi spirite qui l'anime ne transparait nullement dans les aventures de son détective, ce mal-aimé de génie que son auteur avait vainement tenté de mettre à mort. Holmes n'a jamais manifesté le

moindre intérêt pour le paranormal — le spiritisme, la transmission de pensée, la vie après la mort — phénomènes qui sont devenus la raison d'être de Doyle. Lire dans une même foulée les deux derniers recueils consacrés au brillant détective et les écrits spirites de Conan Doyle, cela revient à constater que, malgré une sympathie résiduelle pour ce personnage qui l'a rendu célèbre, Sherlock Holmes survit surtout dans l'esprit de son créateur à titre de caricature de l'esprit positiviste. Ce grand cerveau, ce prodigieux limier, arrête sa marche au péristyle des préoccupations qui engagent l'âme et le cœur de son auteur. Après sa retraite, nous explique le docteur Watson dans l'ouverture de *His Last Bow*, Holmes s'est fait fermier et a développé une passion pour l'apiculture. Il se porte bien, malgré d'occasionnelles attaques de rhumatismes. Certes, il peut lui arriver, comme à la fin de « The Adventure of the Cardboard Box », de se poser les questions fondamentales sur la signification de l'existence, questions qui sont le pain quotidien du dernier Conan Doyle : à quoi riment toute la misère, la violence, la peur qui afflige l'humanité? Il faut que toute cette souffrance ait un sens et une fin, dans les deux sens du mot *fin*, sans quoi tout n'est que chaos et hasard. Mais quelle fin? Ceux qui cherchent une réponse à cette interrogation sont priés de quitter la fiction de Conan Doyle et d'aborder ses écrits spirites. Sherlock Holmes est tout simplement incapable de répondre à de telles questions. Il demeure et demeurera l'homme de l'explication purement matérielle. Il est donc selon Conan Doyle un homme incomplet.

Pour le Conan Doyle spirite, tout se passe exactement comme si la fiction et, plus particulièrement, les enquêtes de Holmes devaient se cantonner au rationalisme du plus grand nombre. L'écrit qui prétend à l'objectivité, en revanche, cet écrit que la langue anglaise classe sous la vaste rubrique de la « non-fiction », se fait le théâtre de l'étrange et du paranormal. Si tout demeure inchangé du côté de chez Sherlock Holmes, la vie de Conan Doyle, elle, n'est plus la même. Si Holmes consacre sa maturité à l'agriculture et à la rédaction d'un traité sur la ségrégation de l'abeille reine en apiculture, Doyle converse quotidiennement avec les esprits, et se sent le devoir de leur servir d'intermédiaire pour toucher le plus grand nombre de lecteurs. L'essai est en somme pour le dernier Doyle le lieu de la foi. Cette foi réclame

le *je* de l'auteur, non celui de quelque narrateur ou de quelque personnage fictif. Tout porte donc à croire que Conan Doyle continue à convaincre le public de la solidité de sa pensée rationnelle en multipliant les aventures de Sherlock Holmes par jeu, alors que ce qui l'engage au plus profond de son être nécessite une forme d'expression plus directe et plus sérieuse que la nouvelle ou le roman, d'autant plus que sa nouvelle révélation ne peut manquer de laisser plusieurs lecteurs incroyables, comme Doyle s'en doute bien.

On pourrait en somme avancer l'hypothèse que l'écrivain multiplie les derniers coups d'archet de son illustre détective dans le double objectif de consolider sa santé financière et — surtout? — de maintenir son ascendant sur le lectorat mondial. Ce double objectif n'en forme en fait qu'un seul : celui de se donner les moyens, financiers et symboliques, de se consacrer à sa dernière, à sa plus grande croisade.

Nous disions que l'engagement spirite de Doyle ne passait pas par la fiction. Une exception de taille est toutefois à signaler : le roman *The Land of Mist* de 1926, dans lequel l'auteur accorde à son deuxième grand héros, le professeur George Edward Challenger, d'appréhender la réalité de l'outre-tombe, faveur qu'il aura toujours déniée à son détective. Le professeur Challenger, brillant et intrépide mais vaniteux, colérique et violent, « a perfectly impossible person » dans les termes de son compagnon d'aventures Edward Malone (Doyle, 2001, p. 21), le professeur Challenger, héros des romans *The Lost World* (1912), *The Poison Belt* (1913) et *The Land of Mist* (1926), deviendra un personnage davantage à l'image de son créateur, c'est-à-dire un héros qui s'intéressera, après la conversion qui fait l'objet du dernier roman, au paranormal et aux mystères métaphysiques.

Chaque fois qu'il émet une théorie, Challenger suscite l'émoi dans les milieux scientifiques, et plus particulièrement auprès du professeur Summerlee qui l'accompagne dans ses aventures simplement pour avoir le plaisir de le contester sur le terrain. Challenger surprend; il dérange. Dans *The Lost World*, il proclame qu'il existe, en Amérique du Sud, un plateau inexploré où survivent des créatures préhistoriques, plateau qu'il s'engage personnellement à découvrir. Accompagné du

journaliste Malone, du sceptique Summerlee et de l'aventurier lord John Roxton, il découvre effectivement cette contrée qui a échappé au passage du temps et contemple, émerveillé avec ses compagnons, le spectacle de dinosaures qui se nourrissent de feuillages. Oubliant momentanément leurs querelles, Challenger et Summerlee se prennent par la main :

Challenger's cheeks bunched up into a seraphic smile, and Summerlee's sardonic face soften[ed] for the moment into wonder and reverence.

'*Nunc dimittis!*' he cried at last. 'What will they say in England of this?'

'My dear Summerlee, I will tell you with great confidence exactly what they will say in England,' said Challenger. 'They will say that you are an infernal liar and a scientific charlatan, exactly as you and others said of me.' (Doyle, 2001, p. 113)

Le Challenger de *The Lost World* semble en outre admettre la possibilité de la télépathie, alors que dans *The Poison Belt*, il se montre ouvert à la possibilité de la survie de l'âme après la mort corporelle (Doyle, 2001, p. 132 et p. 242). Mais *The Land of Mist*, qui est le récit de sa conversion spirite, le trouvera dans une tout autre disposition d'esprit.

En début de roman, Challenger apprend que le journaliste Malone, qui écrit une série d'articles sur la pluralité des religions à Londres, s'appête à visiter une église spirite, ce qui enrage le bouillant professeur :

'Next week the lunatic asylums, I presume,' said he. 'You don't mean to tell me, Malone, that these ghost people have got churches of their own. [...] There seems to be absolutely no limit to the inanity and credulity of the human race. *Homo Sapiens! Homo idioticus!* Who do they pray to – the ghosts?' (Doyle, 1926, p. 13)

Dans sa colère, Challenger admet n'avoir rien lu de l'abondante littérature spirite (« Do you conceive that a logical brain, a brain of the first order, needs to read and to study before it can detect a manifest absurdity? », p. 14), et rejette d'emblée l'argument d'autorité dont Doyle a fait un usage abondant au cours de ses dernières années (« Don't be absurd, Malone. Every great mind has its weaker side », p. 15), pour finalement se rabattre sur un matérialisme absolu (« Death ends all, Malone. This soul-talk is the animism of savages », p. 17). Malone, ouvert d'esprit, ne veut contredire le professeur, et admire son courage (« There is something virile and manly in facing the worst », lui concède-t-il en fin de dialogue, p. 18).

Malone se convertira rapidement au spiritisme, et considère qu'il relève de son devoir de journaliste d'accorder une bonne presse à la cause (« 'If we do nothing else, we shall ventilate it,' said Malone. 'I believe in the good old British public. Slow and stupid, but sound at the core. They will not stand for injustice if you can get the truth into their heads' », p. 121). Avec l'aide de sa fiancée, qui est la fille de Challenger, il parvient à convaincre le professeur d'assister à des séances. Son scepticisme, d'abord féroce, se dissipera peu à peu, après avoir établi contact avec des esprits, y compris celui du regretté professeur Summerlee, dont l'identité lui semble incontestable. La conversion sera complète, et la conclusion du roman optimiste :

He was a gentler, humbler and more spiritual man. Deep in his soul was the conviction that he, the champion of scientific method and of truth, had, in fact, for many years been unscientific in his methods and a formidable obstruction to the advance of the human soul through the jungle of the unknown. [...] So we may leave Challenger, his black mane slowly turning to grey, but his great brain growing ever stronger and more virile as it faces such problems as the future had in store – a future which had ceased to be bounded by the narrow horizon of death, and which now stretched away into the infinite possibilities and developments of continued survival of personality, character and work. (Doyle, 1926, p. 281-282)

On voit que, tout viril qu'il était dans son matérialisme, ce personnage devient encore plus valeureux lorsqu'il accepte de suivre les pas de son créateur. Le professeur Challenger est en somme devenu le héros que Conan Doyle veut incarner par son propre engagement.

L'éthos de l'écrivain engagé, chez Arthur Conan Doyle, reproduit celui de ses héros fictifs. Malgré ses insuffisances métaphysiques, le dernier Sherlock Holmes, celui de *His Last Bow*, ne sort-il pas de sa retraite pour venir en aide à la nation lors de son plus grand péril, soit lors de la Grande Guerre? Quant aux personnages de George Edward Challenger et de Malone, ne prouvent-ils pas, sur le mode fictif, ce que la carrière de Doyle avait déjà cherché à établir : que l'homme d'honneur doit rendre des comptes perpétuels à la justice et à la vérité? L'engagement tel que le conçoit Doyle n'a certes rien de postmoderne.

On en vient à se demander si ce sens de l'honneur constitutif de l'éthos d'un écrivain comme Conan Doyle, ce sens de l'honneur qui a partie liée avec une conception héroïque de l'individu, est le fait exclusif de ces écrivains qui ont réservé une place à l'héroïsme et aux valeurs chevaleresques dans leur fiction. En d'autres termes, la découverte conjointe de Thackeray et de Flaubert, à la mi-XIX<sup>e</sup> siècle, celle du « roman sans héros »<sup>3</sup>, annonçait-elle la disparition éventuelle de toute forme effective d'engagement? Dans un monde sans héros fictifs, l'engagement de l'intellectuel peut-il avoir une influence réelle sur la société? Les lois du champ littéraire obligent désormais les romanciers à se détourner de l'héroïsme fictif, comme l'a bien constaté Jules Verne dans une lettre amère écrite à Hetzel en 1877 :

[...] dans l'échelle littéraire, le roman d'aventure est moins haut placé que le roman de mœurs. Balzac est supérieur à Dumas père, ne fût-ce que par le *genre*. [...] Ne me battez pas parce que je crois que, d'une façon générale et question de forme à part, l'étude du cœur humain est plus littéraire que les romans d'aventures. Ces récits peuvent réussir davantage, je ne dis pas

---

<sup>3</sup> *Vanity Fair. A Novel Without a Hero* (1848).

non. Mais il vaut mieux avoir fait *Eugénie Grandet* que *Monte-Cristo*. (Vierne, 1986, p. 103)

« English people of the present day are apt, I know not why, to look somewhat down on incident, and reserve their admiration for the clink of teaspoons and the accent of the curate. It is thought clever to write a novel with no story at all, or at least with a very dull one », écrivait Robert Louis Stevenson en 1882 (p. 225-226), tout aussi déconcerté que Verne de perdre la joute littéraire pour vouloir se consacrer à ce que Jean-Yves Tadié appelle « l'essence de la fiction »<sup>4</sup>. Je crois qu'Arthur Conan Doyle, pour sa part, a volontairement enfreint les lois du champ littéraire, les « règles de l'art », pour conserver une influence concrète sur son siècle. La carrière de Conan Doyle pose ainsi un défi de taille à la théorie bourdieusienne de l'engagement. Un écrivain qui obéit en tout aux lois du champ littéraire, ou plus globalement un intellectuel qui ne s'accumule qu'un immense capital spécifique, peuvent-ils réellement espérer devenir des acteurs sociaux influents?

## Bibliographie

ANGENOT, Marc. 2001, *Doxa et coupures cognitives, Discours social/Social Discourse* (Montréal), Nouvelle série, vol. II.

BOURDIEU, Pierre. 1998 [1992], *Les Règles de l'art*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points essais ».

COREN, Michael. 1996 [1995], *Conan Doyle*, London, Bloomsbury.

DOYLE, Arthur Conan. 1918, *The New Revelation*, London, Hodder & Stoughton.

—. 1924, *Memories and Adventures*, Boston, Little, Brown & Company.

---

<sup>4</sup> « L'aventure est l'essence de la fiction », écrit Tadié (1982, p. 5).

—. 1926, *The Land of Mist*, London, Hutchinson & Co.

—. 1986, *Letters to the Press* (John Michael Gibson et Richard Lancelyn Green, eds), London, Secker & Warburg.

—. 2001 [1912 et 1913], *The Lost World and Other Thrilling Tales*, London, Penguin Classics.

HOLROYD, Michael. 1989, *Bernard Shaw*, vol. II: *The Pursuit of Power*, London, Chatto & Windus.

MESSAC, Régis. 1929, *Le « Detective Novel » et l'influence de la pensée scientifique*, Paris, Librairie ancienne Honoré Champion.

PEARSON, Hesketh. 1975, *Bernard Shaw. A Biography*, London, Macdonald and Jane's.

PRÉVOST, Maxime. 2002, « 'Mesmer a vaincu Brutus.' Alexandre Dumas' Authorial Stance on Occult Sciences », *Romance Notes* (Chapel Hill, North Carolina), Vol. XLII, No. 2, p. 205-213.

—. 2003, « Les Mystères de Jersey. Représentations de Hugo en spirite », dans M. Prévost et Yan Hamel (dir.), *Victor Hugo 2003-1802 : images et transfigurations*, Montréal, Fides, p. 29-41.

—. 2005, « Versions spirites du pari pascalien. Tombeaux de Léopoldine Hugo et de Kingsley Doyle », *Frontières* (Montréal), vol. XVIII, n° 1.

—. 2006, « Les Savants et les Sachants. L'engagement scientifique chez Balzac et Dumas », *Les Cahiers du XIX<sup>e</sup> siècle* (Québec, Nota Bene), n° 1, p. 97-113.

STEVENSON, Robert Louis. 1918 [1882], « A Gossip on Romance », dans *Essays*, New York, Charles Scribner's Sons, p. 220-234.

Maxime PRÉVOST, « La signature de l'homme d'honneur. Considérations sur Conan Doyle et Pierre Bourdieu », dans Y. HAMEL et M. BOUCHARD (dir.), *Portrait de l'homme de lettres en héros, @naïyses*, hiver 2006

---

TADIÉ, Jean-Yves. 1982, *Le Roman d'aventures*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Quadrige ».

VIERNE, Simone. 1986, *Jules Verne*, Paris, Balland, coll. « Phares ».